



COUP  
*de*  
CŒUR

J.J. MCAVOY

*Aphrodite et le duc*

J'AI  
LU  
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS



# Aphrodite et le duc



J.J.  
McAVOY

# Aphrodite et le duc

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Émilie Terrao*





POUR **e**lle

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*

APHRODITE AND THE DUKE

*Éditeur original*

Dell Trade Paperback Original,  
an imprint of Random House,  
a division of Penguin Random House LLC, New York

© J.J. McAvoy, 2022

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2023

*Dedicacé aux femmes telles que moi  
qui voulaient plus d'histoires telles que celle-ci.*



Chères lectrices,

Ce livre est une romance historique mettant en scène une noblesse et une haute société dans lesquelles évoluent des personnages noirs. Il s'agit d'une fiction et donc tout est possible. J'espère sincèrement que vous apprécierez votre lecture.

Bien à vous,  
votre autrice



# PREMIÈRE PARTIE



# 1

## APHRODITE

Je m'appelle Aphrodite Du Bell.

Vraiment. Aphrodite, comme la déesse de l'amour et de la beauté. Un prénom tout à fait magnifique, mais terriblement cruel à donner à un enfant, car qui pourrait être à la hauteur d'un personnage aussi grandiose ? N'est-il pas hardi d'inviter le monde à mesurer la beauté d'une jeune femme, non pas à l'aune de ses pairs, mais à celle d'une déesse ? Si elle n'a pas la chance d'avoir des traits gracieux, elle sera livrée au ridicule et à la moquerie. Si elle est dotée d'une beauté extraordinaire, elle aura à souffrir d'attentes disproportionnées. Et si elle échoue à satisfaire ces attentes, elle sera *également* condamnée à l'humiliation et aux railleries. C'est un nom qui ne pardonne pas, et je pensais qu'il était destiné à provoquer une grande tragédie, digne de la mythologie grecque.

J'avais beau sonder le ciel et ses milliers d'étoiles, je ne parvenais pas à comprendre pourquoi Père et Mère m'avaient imposé ce poids. Lorsque je les interrogeais, ils n'exprimaient aucun remords et considéraient au contraire avoir fait un choix très subtil. À tel point qu'ils avaient décidé d'affubler mes trois jeunes sœurs de prénoms de déesses – mais elles avaient été plus

chanceuses que moi avec les leurs : Hathor, Devana et Abéona. Si vous n'étiez pas aussi érudit que mon père – qui avait beaucoup appris à ma mère en matière de mythes égyptiens, slaves et ouest-africains –, vous pouviez parfaitement ignorer qu'il s'agissait de divinités. Le fardeau de mes sœurs n'égalait donc pas le mien. Et mes deux frères, nommés d'après des héros, Damon et Hector, s'en étaient sortis assez facilement aussi, mais n'en était-il pas toujours ainsi pour les hommes ?

Nous étions les six enfants de lord Charles Du Bell, marquis de Monthermer, et de lady Deanna. Pour le monde qui compte, nous faisons partie des familles les plus en vue, ayant la chance de jouir d'un titre, d'une fortune, d'un esprit aiguisé, de la beauté et, bien sûr, d'une somptueuse demeure, le château de Belclere. À l'exception de mon frère aîné, aucune médisance n'aurait pu être murmurée à notre propos... jusqu'à ce que certains événements se produisent dans ma vie.

Après des années d'isolement, j'étais à bord d'une voiture en direction de Londres, m'appêtant à faire mon retour dans la société.

— Cet homme est un démon, un loup parmi les hommes, comme l'était son père, s'emporta mon bien-aimé frère Damon.

— Attention, mon cher, vous allez la réveiller, l'exhorta sa nouvelle épouse, Silva, pensant naïvement que j'avais réussi à m'endormir.

Je sentais la pression de leurs regards sur moi.

— Nous n'avons jamais pu la convaincre de revenir avant ce jour, chuchota mon frère.

Damon avait de nombreux talents, mais tenir sa langue n'avait jamais été l'un d'entre eux.

— La lettre de ma sœur dit que ce malotru reviendra aussi à Londres cette saison.

Ils parlaient de *lui*. Pour éviter de trahir le fond de ma pensée ou les élans de mon cœur, je gardais les yeux fermés.

— Rien de plus naturel. N'a-t-il pas une sœur qui est censée faire son entrée dans le monde cette saison ? s'enquit Silva.

C'était dans l'ordre des choses, en effet. Sa sœur Verity venait d'avoir dix-huit ans, tout comme Hathor.

— Cela m'était peut-être sorti de l'esprit, mais notre mère n'a pas pu oublier. Elle aurait dû ordonner à Hathor d'attendre une année de plus pour nous éviter de rouvrir cette blessure.

Cela aurait été terriblement injuste pour Hathor.

— Croyez-vous qu'elle l'ignorait ? Le duc est veuf désormais, dit Silva.

— Après le déshonneur et l'humiliation qu'il a infligés à ma famille ? Il ne mérite pas la plus démunie des femmes, et encore moins ma sœur. Je ne le permettrai jamais.

— Ce n'est pas vous qui seriez appelé à le permettre, mais votre père. Et si votre mère le souhaite, votre père l'autorisera.

Un grondement de frustration monta de la poitrine de Damon. Une fois de plus, son épouse avait raison.

— Si ma mère a arrangé cela volontairement, soupira-t-il, je ne comprends rien à ce qui lui passe par la tête. Comment pourrait-elle lui pardonner ?

— N'est-elle pas sa marraine ?

— Ma sœur n'est-elle pas sa fille ? rétorqua Damon avec colère.

— Calmez-vous, mon chéri.

Une fois de plus, ils se turent, m'étudiant probablement pour voir si je m'étais réveillée, mais j'excelsais dans l'art de feindre le sommeil. Tout était dans la respiration.

— Il est peut-être son filleul, et sa mère a certes été sa meilleure amie, mais rien de tout cela ne peut l'emporter sur l'amour maternel.

Il parlait avec détermination, il était donc naturel que sa femme soit d'accord avec lui.

— Selon votre raisonnement, votre mère ne peut avoir orchestré cela sciemment, vous pouvez donc épargner toute tension superflue à votre mâchoire, observa Silva.

Le rire complice qui s'éleva entre eux faillit ruiner ma mise en scène tant j'avais envie de sourire moi aussi.

Mon frère Damon, bien qu'affectueux et doux avec sa famille, avait la réputation d'être un coureur de jupons avant d'épouser la jeune Silva Farbridge, fille unique d'un baron. Cette union avait surpris tout le monde, y compris ma mère, qui avait pourtant l'œil pour ces choses-là. Les nombreuses femmes avec lesquelles il avait eu des liaisons étaient réputées pour leur grande beauté. Mlle Silva Farbridge, en revanche, était considérée comme très ordinaire. Elle, une dame à qui il n'avait jamais porté le moindre intérêt, et lui, un lord dont tout le monde était convaincu qu'elle le détestait, étaient subitement tombés follement amoureux l'un de l'autre, quelques semaines plus tôt. J'ignorais ce qui avait conduit à cet amour, et tous deux préservaient jalousement ce secret. Quiconque les interrogeait se voyait offrir la même explication : leurs précédentes rencontres avaient été faites de malentendus. Personne n'avait cherché à en savoir plus et ils s'étaient rapidement mariés, mais ma curiosité restait intacte.

— Votre sœur est d'une grande beauté. Je suis certaine que les prétendants se bousculeront à la porte pour demander sa main et celle d'Hathor, affirma Silva.

— Oui, il est bon pour elle de revenir à Londres. Ma seule crainte est qu'elle s'égare en le voyant et qu'elle souffre à nouveau.

— Cela fait quatre ans. Croyez-vous qu'elle pense encore à lui ?

— Je n'en sais rien. Odite ne dévoile jamais le fond de ses pensées. La seule chose dont nous sommes

certain, c'est qu'elle l'aimait. Je ne peux que prier pour qu'elle l'ait définitivement chassé de son cœur.

Il ne faisait aucun doute dans mon esprit que Damon était prêt à tout pour moi. Pas seulement lui, mais aussi mon père, ma mère, et mes autres frères et sœurs. Ils m'aimaient tellement et se faisaient tellement de souci à mon sujet ! J'aurais aimé ne pas leur causer tant d'inquiétude, mais mes pensées, si je les leur révélais, ne manqueraient pas de les choquer ou de les mettre mal à l'aise.

Souvent, j'avais le sentiment d'être un oiseau rare et précieux, prisonnier d'une cage dorée, exposé au monde. Il était de mon devoir de contenter mon public et vraiment, je faisais de mon mieux, mais à certains moments, toute cette comédie me semblait insurmontable. Je rêvais d'être libre. Et le seul souvenir que j'avais d'une telle liberté remontait à ma jeunesse... avec lui. Evander.

Comme ma mère était sa marraine, nous avons eu de multiples occasions de nous parler au cours de notre enfance. Il se promenait à sa guise dans notre maison, même si nos rencontres se déroulaient toujours sous le regard vigilant de ma gouvernante ou des femmes de chambre. Evander avait le don de voir clair dans mes agissements. Lorsque mes sœurs me rendaient folle et que je ne disais rien, préférant laisser faire, il savait que je les maudissais dans mon for intérieur et il s'approchait pour prononcer le juron que je n'osais dire à voix haute. Lorsque je souhaitais manger plus qu'il ne seyait à une jeune fille, il faisait discrètement mettre un dessert de côté qu'il déposait ensuite dans ma chambre. Les livres interdits aux dames ou modifiés pour préserver la décence, il me les prêtait dans leur version intégrale.

Et quand j'avais eu seize ans, il m'avait fait cette seule promesse : « Quand nous serons mariés, tu seras libre d'être celle que tu voudras. Je le jure. »

Je l'avais contemplé avec admiration, souhaitant pouvoir l'épouser sur-le-champ, mais ma famille ne l'avait pas permis. Ma mère disait que j'étais encore trop jeune, même si je connaissais d'autres demoiselles de mon âge qui étaient déjà mariées. Nous appartenions à deux grandes et nobles maisons, et tout devait être fait dans l'ordre et avec le plus grand soin. Elle affirmait qu'il fallait attendre le moment opportun. Je ne pensais pas nécessaire de patienter deux ans, mais lorsque ma mère avait une idée en tête, il était impossible de la faire fléchir. J'avais été furieuse contre elle.

Le jour de mon entrée dans le monde avait néanmoins fini par arriver et alors que toutes s'agitaient, nerveuses à l'idée d'être présentées à la reine, je demeurais très calme. On disait de moi que j'avais une allure royale, comme si je m'étais préparée à ce moment toute ma vie. En réalité, mes pensées et mes émotions se concentraient ailleurs – sur un avenir que j'imaginai avec lui. Plusieurs gentlemen m'avaient rendu visite le lendemain du bal, mais je n'avais prêté attention à aucun d'entre eux puisque c'était lui que j'attendais.

Je l'avais attendu dans ma plus belle robe.

Je l'avais attendu jusqu'à ce que le soleil se couche et que ma mère me force à aller me coucher. Le lendemain, j'avais attendu encore. Pendant cinq jours, j'étais restée à l'attendre, certaine qu'il finirait par se libérer de ce qui le retenait et par apparaître devant moi. Jusqu'à ce que, le sixième jour, nous entendions la rumeur d'un mariage.

*Son mariage.*

Choquée et confuse, je n'avais ni parlé ni mangé de toute la journée. Ce n'est qu'après la nuit tombée qu'une peine atroce s'était immiscée en moi. J'aurais dû sortir dans le jardin. J'aurais dû couvrir ma bouche de mes mains, mais tout mon être souffrait si profondément que lorsque le premier sanglot était sorti, j'avais eu l'impression de mourir. Mon cri avait réveillé toute

la maison. Ma mère était restée à mes côtés, ce qui était sage, car j'avais vite perdu connaissance.

Nous étions aussitôt retournés dans notre maison de campagne pour éviter les rumeurs de la haute société. J'avais fait le vœu de ne jamais remettre les pieds à Londres, la ville où mes rêves s'étaient effondrés. Aussi, lorsque ma famille repartait en ville pour la saison, je restais au château de Belclere. Jusqu'à ce jour.

J'avais commencé par rejeter leurs supplications pour que je revienne, puis mon frère m'avait rappelé que mon absence gâcherait l'entrée dans le monde de ma sœur Hathor en provoquant des rumeurs intolérables.

J'étais convaincue que ce moment serait insupportable quoi que je fasse. Mon retour ne manquerait pas de faire sensation. Mon absence aussi, mais au moins, j'aurais pu faire semblant de n'en rien savoir. Cela aurait été égoïste, cependant. Et je m'étais suffisamment montrée égoïste pendant quatre ans, laissant ma mère et mes sœurs affronter le monde sans moi.

Tous étaient d'accord, moi la première, pour dire qu'il était temps de passer à autre chose. Mais à quoi ?

J'ouvris les yeux sur le décor verdoyant qui s'étendait derrière les vitres de la voiture.

— Et moi qui pensais que tu allais dormir tout le trajet ! dit mon frère.

— Excuse-moi, mon frère. Ai-je manqué quelque chose d'intéressant ?

Lorsque mon regard se posa sur lui, il arborait un sourire doux mais triste, comme si j'étais un animal blessé qui nécessitait les soins les plus délicats.

— Bien sûr que non. Je plaisantais. Mais je me demande comment tu as réussi à dormir avec tous ces cahots, répondit-il alors que la voiture tanguait violemment. Doucement ! lança-t-il à l'intention du cocher.

— Je vous prie de m'excuser, monsieur. La route n'est pas bonne cette saison, indiqua l'homme.

— Alors pourquoi diable a-t-il emprunté celle-ci ? se renfrogna Damon en observant son épouse qui, d'un regard, l'avait incité à tenir sa langue.

— La mode de Londres a changé depuis votre dernière venue, Aphrodite. Il faudra que nous allions ensemble chez la modiste pour vous trouver de nouvelles robes, déclara Silva.

J'ignorais si c'était le fruit de mon imagination, mais elle semblait toujours plus rigide quand elle s'adressait à moi. Peut-être n'était-elle pas encore habituée à faire partie de notre famille.

— Nous sommes sœurs à présent. Vous pouvez m'appeler Odite ou Dite si vous préférez, répondis-je. Et je vous accompagnerai avec plaisir chez la modiste, bien que je doute d'avoir besoin de nouvelles toilettes. Je suis sûre que ma mère est plus que préparée à m'accueillir.

Damon gloussa.

— Connaissant notre mère, la modiste est déjà chez nous, attendant notre arrivée.

— Je crains que Mère ne soit pas ravie de voir à quel point je suis devenue énorme, commentai-je.

— Énorme ? s'étonna Silva en m'étudiant de ses yeux bruns.

— C'est surtout son imagination qui a grossi, plaisanta Damon avec elle. Sœurette, tu ne devrais pas avoir pour objectif de répondre aux critères de beauté de Mère. Ils n'existent pas dans ce monde. Tu incarnes le rêve de presque toutes les jeunes filles.

— Il a raison, confirma Silva avec un soupir. Si même vous commencez à vous déprécier, quel espoir nous reste-t-il à nous autres, simples mortelles ?

— Vous me flattez tous les deux, dis-je.

Je ne cherchais pas à me rabaisser et je ne pensais pas que quelque chose clochait chez moi. Mais mon frère avait raison : les critères de ma mère étaient inatteignables. Elle angoissait de me voir avancer en

âge bien plus que je ne m'en inquiétais moi-même. Le moindre embonpoint ou le moindre changement dans mon apparence n'échapperait pas à son regard.

— Odite, tu es une Du Bell. Tu es née pour être au-dessus du lot.

Damon hochait la tête comme si ses mots étaient parole d'Évangile. Ce dont il ne doutait pas, j'en étais certaine.

— Ne t'inquiète pas, sœurlette. Je crois sincèrement que cette saison sera inoubliable pour toi. À condition que tu t'autorises à en profiter.

— Bien sûr.

C'était tout ce que j'avais la force de répondre tandis que je détournais le regard vers les arbres et le ciel bleu. Soudain, l'attelage nous secoua avec une force telle que nous fûmes propulsés de nos sièges.

— Ciel ! Cocher ! s'écria Damon en rattrapant son épouse.

— Veuillez m'excuser, monsieur. Il y a eu un accident devant nous ! répondit celui-ci.

— Oh, Seigneur ! s'alarma Silva alors que mon frère regardait par la fenêtre. Y a-t-il des blessés ? Devrions-nous nous arrêter ?

— Continuez ! tonna mon frère en serrant le poing de rage, nous laissant toutes deux perplexes devant son changement d'humeur.

— Tu vas bien ? lui demandai-je.

— Ça va, grommela-t-il en gardant le menton levé. Simplement ne regarde pas par la fenêtre. Une femme ne devrait pas avoir à assister à un événement aussi disgracieux.

— Disgracieux ? répéta Silva en riant et en se déplaçant pour mieux voir. Que pourrait-il y...

— Silva, la réprimanda-t-il.

Cette dernière se figea. Un lourd silence s'abattit dans l'habitacle, nous permettant d'entendre la discussion à l'extérieur.

— Votre Grâce, vous allez bien ? demanda un homme.

— Oui.

Je restai bouche bée au son de cette voix. Impossible.

— Verity, tu es blessée ?

Cela valait toutes les confirmations du monde. Les yeux de mon frère se posèrent sur moi et je compris pourquoi il avait hurlé après le cocher.

« Reste calme », m'ordonnai-je, déterminée à suivre les instructions de Damon de ne pas regarder par la fenêtre.

Cependant, je ne pouvais nier mon trouble. Nos chemins se croisaient alors même que nous n'étions pas encore entrés dans Londres. Plus inquiétant encore, j'éprouvais le désir incompréhensible d'entendre de nouveau sa voix tandis que nous nous éloignions de lui.

Platon disait que l'amour était une maladie mentale grave, et je craignais qu'en retournant à Londres je ne prenne conscience que je n'étais pas guérie.

**APHRODITE**

— Odite ! s'écria mon frère cadet en se ruant sur moi. Aussitôt, j'ouvris les bras, me préparant à l'impact de son petit corps, bien qu'il ne soit plus aussi petit que dans mon souvenir.

— Oh, Hector !

Je ris et le serrai fort contre moi.

— Regarde-toi. Comment se fait-il que tu sois aussi grand ?

— Il ressemble à son père, évidemment, répondit la voix profonde et joyeuse de mon père.

Il nous rejoignit dans l'entrée, un livre à la main, comme toujours.

— Papa.

Je souris et relâchai mon frère pour enlacer mon père, me blottissant contre lui comme si c'était moi l'enfant de douze ans et non Hector.

— Tu nous as manqué, ma chérie, dit-il en déposant un baiser sur ma tempe avant de faire un pas en arrière pour me contempler.

Un sourire illumina son visage à la peau blanche.

— Sublime ! Tu ressembles de plus en plus à ta mère. On pourrait penser que je n'ai pas apporté la moindre contribution dans ta conception.

— Ce serait mal me connaître, Papa. Ne sommes-nous pas similaires en esprit ?

— C'est vrai. À ce propos, j'ai cela pour toi, indiquait-il en brandissant son livre. Il a été très bien accueilli l'hiver passé et je ne vois personne d'autre qui pourrait mieux l'apprécier que toi.

Il était écrit en allemand, mais la traduction du titre donnait *Contes de l'enfance et du foyer*, par les frères Grimm. Quel titre étrange ! Il était vrai que j'adorais lire, dans toutes les langues, mais les ouvrages qui m'attiraient le plus n'étaient pas de ceux qu'un père offrirait à sa fille, et le mot « enfance » ne figurait pas en général sur leur couverture. Toutefois, la joie qu'il éprouvait à me faire ce présent augmentait mon bonheur de le recevoir.

— Merci, Papa. Je le commencerai dès ce soir...

— Pas question !

La voix stridente nous poussa, mon père et moi, à nous redresser, prêts à l'affronter.

Je me tournai pour faire face à la femme la plus féroce qui soit, vêtue d'une somptueuse tenue violette et parée des plus beaux bijoux, ses cheveux sombres et bouclés tirés en arrière. Damon et moi avions hérité de sa peau d'un brun chaud et profond.

— Mon amour...

— Encore avec ces livres ? l'interrompit ma mère.

— Ce ne sont que de simples contes pour enfants, se justifia-t-il pour évacuer le sujet.

— Des contes qui la captiveront toute la nuit, la laissant au petit matin avec le regard idiot et l'esprit confus.

— Maman ! Je viens à peine d'arriver et je n'ai pas encore lu une seule page. Devez-vous toujours être si sévère ?

— Oui. En tant que mère, il y va de mon devoir. La journée de demain est bien trop importante.

Elle s'approcha, prenant mon visage en coupe.

— Bienvenue, ma chérie. Il y a tant à faire !

— Je pensais que les préparatifs concernaient Hathor ? intervint mon père.

Il ne cherchait qu'à me sauver, mais fut récompensé par un regard foudroyant de ma mère qui le poussa à placer Hector devant lui comme si le garçon était un bouclier.

En grandissant, j'avais compris que la relation entre mon père et ma mère était tout sauf conventionnelle. La plupart des époux que j'avais observés s'efforçaient d'éviter toute dispute avec leur femme. Père semblait au contraire savourer ses batailles avec Mère, bien qu'il n'en ait remporté aucune au cours de leurs presque trente ans de mariage. Je ne parvenais pas à comprendre pourquoi l'agacer et la provoquer lui procurait tant de joie. Mais c'était le cas.

— Les préparatifs pour Hathor sont depuis longtemps terminés. À présent, je dois me concentrer sur celle-ci.

Elle plaça le bout de son doigt sous mon menton pour le lever vers elle, scrutant mon visage.

— Tu t'es autorisé trop de gâteaux.

— Pas du tout ! mentis-je.

— Elle va tout gâcher ! s'exclama une voix anéantie.

Ma sœur Hathor se tenait au milieu des escaliers, les épaules avachies, ses boucles brunes habituellement indisciplinées parfaitement coiffées et ornées de rubans bleus.

— Maman ! Papa ! Renvoyez-la. Cette saison était supposée être la mienne ! Qui viendra me rendre visite alors qu'on ne verra qu'elle ? Si c'est à cela qu'elle ressemble après un long voyage, imaginez le tumulte qu'elle provoquera une fois bien reposée.

— Elle sera la plus belle des débutantes et toi, on t'oubliera complètement !

Abéona, ma sœur cadette, gloussa en dévalant les escaliers à ma rencontre, main dans la main avec notre

autre sœur, Devana, dont les boucles claires bondissaient librement.

De nous tous, Devana était la seule à avoir la peau blanche, les yeux bleus et les cheveux dorés. Elle avait hérité ses attributs de mon père aussi sûrement que Damon et moi avions tiré les nôtres de notre mère. Hector, Hathor et Abéona se situaient à différentes nuances entre les deux, les yeux d'Hathor étant plus de la couleur du miel.

— Que t'ai-je dit ? rétorqua notre mère en se tournant vers ma cadette. La beauté est mise en valeur par la beauté. À présent, viens ici et accueille ta sœur comme il se doit.

Le regard noir, Hathor descendit les marches comme si elle s'apprêtait à rencontrer son plus grand ennemi.

— Odite, me dit-elle.

— Hathor, répliquai-je.

Nous nous étudiâmes mutuellement de la tête aux pieds.

— Tu aurais pu faire un effort et manger un peu plus de gâteaux, lâcha-t-elle en faisant la moue.

— Même si je devais devenir ronde comme un petit cochon, je doute que cela gâche mon charme, me moquai-je.

— Renvoyez-la pour de bon ! s'écria-t-elle, excédée.

Je ris et la serrai contre moi en lui embrassant la joue.

— Tu m'as manqué, ma sœur, et d'après tes nombreuses lettres, je sais que je t'ai manqué aussi. Même si tu refuseras de l'admettre.

— Je ne vois pas de quoi tu parles. Je cherchais simplement à te tenir informée des derniers potins, au cas où tu te serais ennuyée.

— Si quiconque se pose la question, sachez que Devana est ma sœur préférée ! lança Damon depuis le seuil. Car elle semble être la seule à avoir remarqué ma présence.

Accrochée au bras de Damon, Devana avait deux ans de plus qu'Hector.

— Aphrodite, qui est cet homme étrange qui jappe à ma porte ? demanda mon père, les yeux plissés, déclenchant un éclat de rire général.

Damon soupira bruyamment en tendant son manteau au majordome.

— Bonjour à vous aussi, monsieur. Ce n'est que moi, Damon Du Bell, comte de Montagu, votre premier fils et héritier.

Notre père baissa les yeux sur Hector, qui se tenait toujours devant lui comme un bouclier.

— Tu étais au courant ?

Hector rit et hocha la tête.

— Oui, Père.

— Étrange. Très étrange, murmura mon père avec humour.

Damon n'adressa pas un mot de plus à notre père, car cela n'aurait fait que nourrir sa plaisanterie. Au lieu de quoi il s'approcha de notre mère et l'enlaça. Lorsqu'il recula, Silva s'avança et fit la révérence.

— Madame la comtesse.

— Allons ! Ce genre de formalités n'est pas nécessaire en famille.

Notre mère posa gentiment la main sur la joue de Silva.

— Soyez les bienvenus, tous les deux.

— Oui, tout le monde est le bienvenu. Vous êtes les bienvenus. Elle est la bienvenue, s'impatienta Hathor. Bon, *Maman*, mes robes ne sont pas encore arrivées. Que suis-je censée faire ? Ne peut-on aller chercher la modiste ?

— Calme-toi. Non seulement les robes sont arrivées, mais la modiste sera là d'ici peu afin de procéder aux ajustements de dernière minute dont toi ou ta sœur pourriez avoir besoin pour demain.

— Ne l'avais-je pas prédit ? chuchota Damon à l'intention de Silva.

— Maman, le trajet a été long. Je suis épuisée, me plaignis-je.

— Dans ce cas, tu ferais bien de te retirer dans ta chambre où de l'eau te sera apportée pour que tu puisses te rafraîchir avant l'arrivée de la modiste. Allez !

J'éprouvai le désir soudain de recourir aux excès théâtraux d'Hathor pour protester, mais je me dirigeai docilement vers l'escalier, sachant qu'en mon absence, la conversation tournerait probablement autour de moi... et d'Evander.

« Non, me réprimandai-je, il faut que je prenne l'habitude de l'appeler "le duc". »

Damon leur raconterait sûrement notre brève rencontre, et ils veilleraient encore davantage à ne pas prononcer son nom en ma présence. En pénétrant dans ma chambre, je fis ce que je faisais toujours dans l'intimité : je retirai mon chapeau et mes chaussures avant de me jeter sur le lit et de fermer les yeux.

J'aurais préféré que ce ne soit pas le cas, mais j'avais entendu sa voix. Il avait prononcé à peine cinq mots, mais ils tournaient en boucle dans mon esprit, ravivant les braises de sentiments que je pensais depuis longtemps éteints.

Je me redressai contre les oreillers et ouvris le livre que mon père m'avait confié, cherchant un moyen d'occuper mes pensées. Mais l'histoire sur laquelle je tombai sembla se moquer de moi. Le titre du conte était *L'Oiseau d'or*.

— Je le savais ! s'écria une voix orageuse sur le seuil de ma chambre.

Je sursautai en refermant le livre et le pressai contre ma poitrine, pétrifiée par les yeux sombres de ma mère.

— Maman !

— Donne-moi ce livre, ordonna-t-elle, la main tendue.

— Maman... Je n'ai lu qu'une phrase, plaidai-je.

— Tu seras libre d'en lire plus à la fin de la saison. Et même autant qu'il te plaira lorsque tu seras mariée.

Elle réclamait l'ouvrage, intraitable.

— N'est-ce pas vous qui disiez que les épouses n'ont pas de temps pour lire, trop occupées qu'elles sont à tenir leur foyer ? demandai-je en cédant.

— Tu es donc capable de m'entendre. Très bien. À présent, écoute, car j'ai beaucoup à te dire.

Elle confia le livre à la domestique qui était venue m'apporter de l'eau.

Quand n'avait-elle pas *beaucoup* à dire ?

— Tu te marieras cette saison, déclara-t-elle.

— Maman, concentrez-vous sur Hathor, je vous en conjure ! répliquai-je.

— Ta requête est rejetée, trancha-t-elle sans aucune compassion. Je te donne deux options. Soit tu te découvres un intérêt pour un nouveau gentleman, soit tu te fiances à Evander.

J'écarquillai les yeux.

— Maman ? C'est... Il est... Je... Il ne veut pas de moi. Et je ne veux pas de lui ! ajoutai-je en hâte pour ne pas avoir l'air trop désespérée et idiote.

Elle s'assit sur le lit, son visage tout proche du mien.

— Tu dois me dire la vérité. Parce que si tu en as envie, je déplacerai ciel et terre pour que cela arrive. Il est veuf. Es-tu certaine de ne plus vouloir l'épouser ?

J'étais certaine de ne pas vouloir épouser un homme qui n'avait pas envie de m'épouser. Et Evander... Le *duc* ne voulait pas faire de moi son épouse, comme il l'avait clairement montré au monde entier.

— Je ne suis plus une petite fille naïve. Je ne nourris plus de tels désirs. Vraiment. Je ne veux pas de lui.

Son regard demeura imperturbable.

— Très bien.

Elle se leva.

— Dans ce cas, nous te marierons au gentleman le plus convoité de la haute société.

— Maman, que ce soit lui ou...

— Tu n'as pas le choix ! me coupa-t-elle sèchement. Si tu n'es plus une petite fille naïve, tu dois te rendre compte que ta position affecte tes sœurs. Il y a déjà des rumeurs qui circulent et sais-tu ce qu'elles disent ? Elles disent que les femmes Du Bell ont reçu le don de la beauté, mais qu'elles sont maudites en amour, puisque personne ne veut d'elles. Si tu ne te maries pas cette saison, ce sera encore plus dur pour Hathor.

— Hathor est magnifique et vive d'esprit. Elle trouvera sûrement...

— Et si Hathor se marie avant toi, ma chère, cela restera suspendu au-dessus de ta tête tel un nuage sombre. Les rumeurs ne porteront plus sur les filles Du Bell, mais sur toi seule, Aphrodite, et ce sera toi qui seras humiliée. Tu as déjà vingt-deux ans. Je ne le supporterai pas.

— Le mariage est-il vraiment la seule aspiration que nous puissions avoir ?

— Oui. Et un bon mariage est source de joie. Je ne te laisserai pas gâcher ta vie, tu es bien trop précieuse à mes yeux.

Et si je ne faisais pas un bon mariage comme elle et Père ? Qu'advierait-il de moi, alors ? Ne gâcherais-je pas mon existence dans une autre grande demeure ? Mais je me contentai d'acquiescer.

— Oui, Maman.

— Bien. À présent, hâte-toi de te préparer. La modiste est déjà arrivée et s'occupe de ta sœur.

Elle fit signe à la femme de chambre de m'aider avant de quitter la pièce aussi vite qu'elle y était apparue.

— Madame, je vais vous débarrasser de votre manteau, dit la domestique, Eleanor.

Je me levai pour la laisser faire.

Les bras écartés, je me demandai si, en les agitant suffisamment fort, je deviendrais un oiseau. Et, si tel était le cas, jusqu'où pourrais-je voler avant de heurter le toit de ma cage ?

## DAMON

— J'ai clarifié la situation, annonça fièrement ma mère en pénétrant dans le bureau de mon père.

— Bravo, mon amour. Mais de quelle situation parlez-vous exactement ?

Mon père leva les yeux des livres ouverts sur son bureau.

Ma mère pencha la tête sur le côté, un geste qu'elle avait l'habitude de faire lorsqu'elle se sentait contrariée ou méprisée.

— Celle qui concerne notre fille aînée, répondit-elle.

Mon père et moi restâmes silencieux, attendant l'explication qui ne manquerait pas de suivre.

— J'ai indiqué à Aphrodite qu'elle devait se marier cette saison.

— Je ne suis pas contre, mais qu'en pense-t-elle ? Lui avez-vous parlé du fils de lord Wyndham ? demanda mon père.

— Lord Wyndham ? répétai-je en pliant mon journal. Son fils n'est-il pas déjà marié ?

— Son fils aîné, oui, mais le second est encore célibataire et aurait entraperçu ta sœur l'été dernier, alors qu'elle rendait visite à ton oncle et ta tante à Drust. On dit qu'il est follement amoureux !

— Père, son second fils n'a ni titre ni patrimoine.

— Ah...

Mon père leva le doigt et sourit, une manie qu'il avait lorsqu'il pensait détenir une information dont nous n'avions pas connaissance.

— J'ai appris que le fils aîné de lord Wyndham était très malade et pourrait bien ne pas voir la fin de la saison. Or il n'a pas d'héritier.

— Quoi qu'il en soit, Odite peut convoiter beaucoup mieux qu'un comte.

— Tu prends le titre de comte de haut alors que tu en es un toi-même, mon garçon.

— Certes, mais seulement pour un temps. Un jour, j'hériterai de votre titre de marquis.

— Et pourquoi pas un duc ? intervint ma mère, visiblement peu satisfaite d'être écartée de la conversation. Evander est...

— Mère, non, la coupai-je.

— Ne l'interromps pas, me fit taire mon père aussitôt. Vous disiez, mon amour ? Qu'en est-il du duc ?

— Comme vous le savez, il est veuf désormais. Mon vœu le plus cher est qu'ils soient de nouveau réunis.

— Vous savez que je m'efforce toujours de répondre à vos vœux les plus chers, mais une fois de plus, je dois vous demander ce qu'en pense Aphrodite.

Ma mère se redressa, jouant avec son châle, un geste que je connaissais aussi.

— Elle est... confuse. Mais je suis sûre que lorsqu'ils se verront, le brouillard qui obscurcit ses pensées disparaîtra et elle comprendra ce que j'ai toujours su – à savoir qu'ils sont faits l'un pour l'autre.

— Je vois, commenta mon père. Et le duc vous a-t-il parlé, à vous ou à elle ? À moi, il n'a donné aucun signe en tout cas.

Encore une fois, elle joua avec le tissu.

— Non, mais il le fera sûrement.

— Hum, se contenta de répondre mon père. Très bien. J'attendrai qu'il le fasse.

— Bien.

— Bien ? répétai-je. Je ne suis pas d'accord. Dois-je vous rappeler à tous les deux que cette canaille l'a abandonnée et exposée à la risée de toute la société ?

Je préférerais applaudir à ses fiançailles avec le second fils sans titre de lord Wyndham que la voir avec cet homme détestable.

— Je vous en prie, Mère, ne laissez pas votre amitié passée avec sa mère adoucir votre jugement à son égard.

— Penses-tu être plus soucieux du bien-être de ta sœur que moi, sa propre mère ? rétorqua-t-elle.

En cet instant, ma réponse aurait été affirmative, mais je me gardai bien de l'admettre. Mon père aurait été capable de m'assommer avec l'un de ses livres.

— Tout ce que je veux dire, Mère, c'est que des bruits peu plaisants courent à son sujet. On raconte qu'il a enfermé son épouse après lui avoir fait perdre la tête, et on dit aussi que leur enfant est élevé sans aucun soin ni affection. D'après ce que j'ai compris, il ressemble plus à son père qu'à sa mère. Cruel. Un tel homme n'est pas digne de ma sœur.

— Je n'en crois pas un mot.

Elle était vraiment implacable.

— J'ai pratiquement élevé ce garçon à tes côtés, Damon. Je le connais aussi bien que je te connais.

— Mère...

— Quand tout le monde parlait de tes aventures et proclamait que tu ne serais jamais sérieux, je riais, car je savais que ton heure viendrait, et elle est venue. À présent, lorsqu'ils te regardent, ils voient ce que j'ai toujours vu, un comte honnête – bien qu'un peu sévère – marié à une femme respectable. J'avais raison à ton sujet et j'ai raison à son sujet. Je ne me laisserai pas décourager. C'est ainsi. Alors, si vous voulez bien m'excuser, je dois m'occuper de mes préparatifs, déclara-t-elle avant de quitter la pièce comme elle y était entrée, la tête haute.

— N'est-il pas déraisonnable qu'elle mêle mon passé à tout cela ? demandai-je en regardant mon père qui s'était déjà replongé dans ses livres.

Il prit un ouvrage pour l'examiner de plus près.

— Ta première erreur a été de la contredire. Je pensais qu'en tant qu'homme marié, tu avais déjà appris cette leçon.

Je fronçai les sourcils.

— Père, je ne voulais pas la contredire. Je suis simplement inquiet et je ne comprends pas que vous ne le soyez pas. Aphrodite n'est-elle pas votre préférée ?

— Un père n'a pas de favori parmi ses enfants.

— Balivernes !

Il gloussa et me dévisagea.

— Mais s'il devait exister un tel classement, sache que tu te situerais en bas de l'échelle.

— Comment survivre à cela ? plaisantai-je en prenant appui contre le dossier de mon siège. Père, honnêtement, je crains que Mère n'aille trop loin. Aphrodite est encore fragile.

— Tu as dit que vous aviez croisé le duc sur la route ?

— Pouvez-vous y croire ? Quelle chance y avait-il que sa roue se prenne dans une ornière au moment où nous passions ?

— Les routes sont en mauvais état à cause des fortes pluies de cette année, les accidents sont donc inévitables. Il est dommage que ta sœur soit tombée sur lui si tôt, cependant. Comment a-t-elle réagi ?

— Elle ne l'a pas vu, mais elle s'est raidie comme une biche apeurée au seul son de sa voix. Il aurait fallu être aveugle pour ne pas remarquer qu'elle s'efforçait de garder son sang-froid.

— Ta mère a donc raison. Est-il possible qu'elle éprouve toujours quelque chose pour lui ?

— Père, ce ne sont pas les sentiments d'Aphrodite qui posent question. Le doute a toujours pesé sur ses sentiments à lui. Et l'histoire nous a montré ce qu'il en était. Si votre volonté est de faire d'elle une duchesse, Evander Eagleman n'est pas le seul duc du pays. Vous n'avez pas besoin de le soutenir.

— Je ne soutiens que cette famille, dit-il sévèrement. Le statut ou le titre est moins important que le bonheur et la sécurité de chacun de mes enfants, Damon, comme tu le sais. Je ne permettrai pas que ta sœur sombre à nouveau dans le désespoir, et surtout pas à cause du duc, mais il est vain de se battre pour le moment, car il est dans la nature des femmes de rêver et de s'agiter, en particulier au sujet du mariage. Inutile de prendre position avant que cela soit nécessaire. Et cela ne le sera que lorsque l'une de tes sœurs recevra une demande. Il se peut très bien que les efforts de ta mère soient dérisoires, ou qu'Aphrodite s'éprenne d'un autre gentleman. Il est de notre devoir, en tant qu'hommes, de veiller sur elles comme des bergers sur des moutons.

— Et si un loup déguisé en agneau parvenait à se frayer un chemin parmi le troupeau ?

— Si tu avais lu les *progymnasmata* de Nikephoros Basilakes, rhétoricien grec du XII<sup>e</sup> siècle, comme je t'ai invité à le faire, tu connaîtrais la réponse à cette question, répondit-il en se levant.

Il fouilla dans une pile de livres derrière lui, en choisit un et le brandit.

— Abreuve ton esprit de ceci et non des bavardages frivoles des femmes.

Quand il y avait un problème, mon père avait toujours un livre pour le résoudre.

Je ne m'étais jamais considéré comme un homme futile ou stupide, sauf quand je discutais avec lui. L'étendue de ses connaissances semblait toujours s'agrandir.

— Comment se fait-il que vous soyez si doué pour me tailler en pièces et si impuissant face à Mère ?

— Encore quelques semaines de mariage et tu comprendras, Damon. Je te le promets.

Je redoutais ce moment, car si mon père, un homme si sage, n'arrivait pas à faire front, quelle chance avais-je de m'en sortir ?

— Je ferais mieux d'aller retrouver mon épouse, dis-je avant de me lever pour partir.

— Prends soin de lire les mots de Basilakes cette fois. Et ne corne pas mon livre !

— Oui, monsieur, répondis-je, renonçant à faire entendre raison à l'un ou l'autre de mes parents.

Comme ils pouvaient être bizarres parfois !

### APHRODITE

— Tu es très belle. Tu n'as pas à t'inquiéter, affirmai-je à Hathor alors que nous étions installées dans la voiture qui nous conduisait au palais.

Je voyais bien qu'elle était préoccupée. Elle ne cessait d'ajuster nerveusement les plumes dans ses cheveux. Je voulais lui donner confiance en elle et, comme on me l'avait si souvent répété, il n'y a pas de plus grand éloge pour une femme que l'assurance de sa beauté.

— À côté de toi, je ne tiens pas la comparaison, murmura-t-elle en contemplant ses mains.

— Dois-tu forcément te mesurer à moi ?

— Tout le monde le fait.

Elle déglutit et leva ses yeux remplis de larmes vers moi.

— Lors de ton introduction dans la société, tu as été parfaite. On ne parlait que de ça. Même moi, je me souviens de t'avoir vue et d'en être restée bouche bée. Je me suis exercée à marcher et à faire la révérence des milliers de fois, et pourtant je ne t'arrive pas à la cheville. Comment as-tu fait ?

J'aurais pu lui dire que je n'avais fourni aucun effort et que je n'accordais aucun intérêt à cette mascarade, pas plus que je n'avais le moindre souvenir de cette

journée, mais cela n'aurait fait que lui saper davantage le moral.

— Je crois qu'il suffit de se faire confiance et de rester calme. Ce n'est l'affaire que de quelques secondes, après tout, répondis-je.

— Heureusement que tu es là. Pourquoi n'y ai-je pas pensé avant ? railla-t-elle.

Elle poussa un soupir et regarda par la fenêtre alors que nous franchissions le portail.

Ne plus parler était ma meilleure option pour ne pas l'exaspérer encore plus. J'étudiai donc mes autres sœurs, Devana et Abéona, qui avaient le nez collé contre la vitre latérale, émerveillées par la foule et l'agitation régnant à l'extérieur.

— Hathor, je ne pense pas que tu aies à t'inquiéter. Jusqu'à présent, toutes les autres filles sont de véritables laiderons, commenta Abéona.

— Abéona ! s'exclama Hathor en sursautant, horrifiée par son langage.

— Où diable as-tu appris cette expression ? demandai-je en essayant de ne pas m'esclaffer.

Abéona haussa les épaules et se tourna vers nous.

— J'ai entendu l'une des domestiques le dire.

— Eh bien, es-tu une domestique ? Ne le répète jamais, surtout pas en compagnie d'autres personnes. C'est indigne de nous en tant que dames et il est mal-séant de l'entendre, déclama Hathor, ce qui lui valut un regard noir d'Abéona.

— Dans ce cas, comment appelles-tu une personne laide ? rétorqua cette dernière.

Hathor marqua une pause.

— Je dirais qu'elle est fade.

— Les gens disent de Silva qu'elle est fade, mais je ne pense pas qu'elle soit laide, observa Abéona.

— Oh ! Vas-tu arrêter de réfléchir autant ? Ne dis plus rien. Pourquoi ne peux-tu pas ressembler davantage à Devana ? Vois comme elle est silencieuse.

Abéona croisa les bras.

— Tu n'aimes pas être comparée à Odite, alors pourquoi me comparer à Devana ?

— Veux-tu...

— Ça suffit, dis-je doucement. Hathor, tu risques de rougir et de crispier ton visage si tu continues.

Celle-ci eut un mouvement de recul et plaça ses mains sur ses joues, les pressant fort comme pour empêcher toute émotion de se manifester. Les traits d'une débutante devaient être sereins et élégants, mais aussi innocents *et* séduisants. C'était une exigence que je pensais impossible à satisfaire, et pourtant on m'avait dit que j'y étais parvenue. Je ne pouvais qu'en conclure que le secret résidait dans l'indifférence la plus totale.

— La voiture s'est arrêtée ! lança Devana de sa voix grave et douce.

Elle s'écarta de la fenêtre pour permettre aux valets de pied de nous ouvrir la porte. Quand Abéona commença à s'avancer, je secouai la tête pour la retenir.

— Hathor passe la première, l'informai-je avant de m'adresser à celle-ci : C'est ton grand jour. Mère m'avait conseillé de rester un moment seule devant la voiture.

Elle acquiesça, inspira profondément et sortit avec l'aide d'une servante prête à ajuster sa robe blanche tandis que mes deux autres sœurs et moi restions en retrait. Ce ne fut que lorsque notre mère la rejoignit que nous sortîmes à notre tour.

Je ne pus m'empêcher de sonder la nuée de personnes et d'attelages devant moi. Mon inspection devait être moins discrète que je ne le pensais, car mon frère apparut à mes côtés.

— Qui cherches-tu ?

— Personne, mentis-je en lui faisant face. J'admirais les robes des autres jeunes femmes.

Il haussa les sourcils.

— Elles se ressemblent toutes.

— Aux yeux d'un homme, peut-être, gloussa Silva en lui prenant le bras. C'est à se demander pourquoi nous faisons tant d'efforts, nous, les femmes.

Personnellement, j'étais convaincue que nous le faisions pour les autres dames qui nous jugeaient. Pour la haute société, plus vite nous étions mariées, mieux c'était. Je n'appréciais guère que l'on résume les atouts d'une femme à sa beauté et à son statut social, mais cela ne m'empêchait pas de constater qu'Abéona avait raison. Hathor était bien plus belle que la plupart des autres débutantes. Une puissante aura semblait entourer notre famille lorsque nous pénétrâmes dans la cour. Nous jetant des regards curieux ou impressionnés, voire jaloux, tous s'écartèrent sur notre chemin. La particularité d'être des Du Bell.

Alors que je remontais l'allée, je sentais que j'attirais l'attention bien plus que le jour de ma propre introduction dans le monde.

En cet instant, j'aurais aimé posséder l'anneau de Gygès décrit par Platon dans *La République*, afin de me rendre invisible à volonté. Quels propos aurais-je alors entendus ? Quels secrets aurais-je découverts ? Platon m'opposerait toutefois que l'usage de l'anneau n'avait rien d'honorable et que par conséquent, j'étais aussi mauvaise que tous les médisants que je pourrais percer à jour.

*Arrête de penser aux livres, Aphrodite.*

— Regardez, le duc d'Everely, chuchota une dame.

Ils nous avaient étudiés tout leur soûl et passaient déjà à une nouvelle cible.

Je fis de mon mieux pour ne pas me retourner, mais je ne pus m'en empêcher. Une veste d'un bleu profond qui faisait ressortir sa peau foncée éternellement dorée par le soleil, une barbe parfaitement taillée qui mettait en valeur sa mâchoire carrée, des épaules larges, offrant à chaque spectateur un aperçu de son corps imposant, des yeux bruns concentrés sur sa sœur cadette... Oh...

Seigneur ! J'en avais le souffle coupé. Il était encore plus beau que dans mon souvenir.

Il avait changé, mais en mieux. Plus je le regardais, plus mon cœur battait vite. Puis, sans que je m'y attende, comme s'il entendait le tambour dans ma poitrine, il leva la tête et nos regards se croisèrent. Le monde entier sembla s'arrêter, y compris mon propre cœur. J'éprouvais... j'éprouvais une vague d'émotions chaque fois que je le regardais et j'étais incapable de le supporter. Je tournai les talons pour m'éloigner aussi vite que possible sans trébucher, mais je me heurtai pratiquement à mon père.

— Odite ?

— Oui ?

Il m'étudia longuement, puis m'offrit son bras, ma mère et Hathor s'étant déjà éloignées vers l'antichambre.

— Nous devons rejoindre nos places.

— Bien sûr, répondis-je en m'accrochant à lui.

Quoi qu'il reste du duc dans mon cœur, je m'en débarrasserais comme il s'était débarrassé de moi. Je lui montrerais que je n'avais aucun désir de recevoir ses attentions et que je n'étais pas une créature pitoyable. Tout comme j'entendrais sûrement parler de son mariage cette saison, il entendrait parler du mien. Il me verrait heureuse *sans lui*.

— Père, dis-je doucement alors que nous nous trouvions dans le hall de réception.

— Oui, ma chérie ? murmura-t-il.

— Seriez-vous heureux que je me marie cette saison ?

Il me dévisagea, marquant une brève pause avant de me serrer la main.

— Ce n'est pas ce qui me ferait plaisir qui compte, ma chérie, mais ce qui te ferait plaisir à toi. N'aie aucune crainte. Même si tu souhaites ne jamais te marier, je te soutiendrai.

— Maman pourrait vous décapiter pour m'avoir dit ça.

— Que cela reste entre nous, mais si tu ne te maries pas, tu devras affronter ta mère jusqu'à la fin de tes jours.

— Est-ce du soutien ou une menace ?

Il gloussa et un large sourire se dessina sur ses lèvres, ce qui me fit sourire à mon tour.

On annonça la reine. Immédiatement, je lâchai le bras de mon père, inclinai la tête et fis une révérence avant de me relever lentement. Lorsque je redressai la tête, la reine m'observait, la posture autoritaire sous les lourdes soieries et les bijoux, sa perruque dominant le reste de l'assistance. Tout le monde suivait son regard et donc, tout le monde me scrutait. Pas un mot ne fut prononcé et elle finit par détourner les yeux comme elle les avait posés sur moi... à sa guise.

— Commencez, déclara-t-elle.

Et c'est ainsi que le passage en revue débuta.

— Lady Clementina Rowley, présentée par sa mère, Sa Grâce, la duchesse d'Imbert.

Les portes s'ouvrirent sur une jeune femme plutôt grande, peut-être plus grande que tous les hommes de la pièce, dotée d'un cou particulièrement long. Sa mère, de très petite taille, marchait derrière elle. Elle n'était pas inconvenante, même si sa démarche était... hésitante. Je lançai un coup d'œil à la reine, qui arborait un air dégoûté. J'eus aussitôt pitié de la fille. La reine n'hésitait pas à se montrer cruelle.

Lorsque lady Clementina Rowley arriva devant elle et fit la révérence, la reine se redressa et demanda :

— Ma pauvre fille, vous a-t-on étirée quand vous étiez enfant ?

Quelques ricanements se propagèrent dans la salle, et je détournai la tête pour ne pas assister à la brutalité de ce moment. Hélas, mon regard se fixa sur la seule